

CARLOTTA IKEDA
COMPAGNIE ARIADONE

SORA NO AO

DOSSIER DE PRESSE

Contact :

Samuel DESSENOIX / Aurélie FAVRE
64, rue Surson - 33 300 Bordeaux
Tel (33) 05 56 39 16 77 - ariadone@wanadoo.fr
www.ariadone.fr

Le Cri Muet d'un mirage poétique

Jamais, de mémoire de spectacle de l'adc (association genevoise pour la danse contemporaine), jamais, il n'y a eu applaudissements aussi prolongés que ceux destinés, mercredi, au « Bleu du Ciel », de Carlotta Ikeda. Pas d'hystérie, ni de vivats, mais une longue pluie de mains émues, exactement comme ce rideau de sable qui, au deuxième tableau, inonde la scène de son flux continu. Hommage plus que mérité. Entre fête foraine et bord de mer, dans une logique de rêve éveillé, la danseuse visite les vertiges intimes. Grimaces, mouvements sous tension ou jeux faussement insouciant, le butô ainsi orchestré dit doucement la stupeur d'être vivant.

Un lit de fleurs jaunes. Une plage, l'hiver. Une aura orange, incandescente, peut-être le début de l'enfer... Premier constat : la chorégraphe japonaise maîtrise la poétique des images. Sur fond de ciels changeants, les petites filles ont des robes en mousseline et des chapeaux à ruban. Cet esprit début vingtième siècle colore de ses tons sépia les deux premiers solos de Carlotta Ikeda.

Situé au seuil de l'enfance, « Tampopo » met en scène une fillette farceuse. Grosses joues, cavalcades et tirs à l'arc, la facétieuse enchaîne les figures héroïques. Mais la violence menace. Subitement, plus de fanfare, ni de flonflon. Au son d'une sirène assourdissante, le visage se ferme et le muscle se tend, comme pris dans un carcan.

Quand revient la douceur, on réalise que, quel que soit le climat, le mouvement d'Ikeda n'est jamais anecdotique ou innocent. Et 'on se souvient avec le critique Jean-Marc Adolphe que le butô est une « danse des ténèbres ». Volontairement marginale, elle témoigne d'une société japonaise marquée par le trauma d'Horishima.

Ainsi, quand dans « Waves », une autre danseuse, fiancée du sable aux yeux clos, quitte le rivage pour l'eau, une impression de noyade l'emporte sur le plaisir des flots. Les bruits, là aussi, sont étouffés et le corps semble devoir résister pour ne pas sombrer. On suffoque avec elle.

Pareil pour le troisième âge de la vie, évoqué dans « Fantôme blanc ». Une femme au dos rond sort d'une robe ample couleur de feu, des bras spectraux qui tâtent l'espace en quête d'un appui. Elle aussi évolue à l'aveugle, les yeux barrés d'un ruban.

Les interprètes de Carlotta Ikeda ont appris d'elle cet art de scruter l'intimité, le regard plongé en dedans. Bouleversant.

Marie-Pierre Genecand

Le butô et ses fantômes

Recréé à Genève pour l'adc, le triptyque de Carlotta Ikéda, „Le Bleu du ciel“, décline images de femmes et butô au féminin. Fascinant.

A la vision des trois soli griffés Carlotta Ikéda, née il y a 67 printemps à Fukui en lisière de mer du Japon, on comprend mieux le titre qui les regroupe. *Le Bleu du ciel* est l'intitulé éponyme d'un récit de Georges Bataille décrivant l'apprentissage de la perdition en révélant au fond de chacun de nous une fissure, présence latente de notre propre mort. Ce qui apparaît à travers cette fente, «c'est le bleu d'un ciel, dont la profondeur «impossible» nous appelle et nous refuse», explique l'éditeur : et c'est tout le mouvement oscillant des interprètes d'Ikéda.

Visible jusqu'au 17 mai à la Salle des Eaux-Vives à Genève, ce triptyque recréé pour l'adc (association pour la danse contemporaine) délie une série de variations autour de l'image féminine et du butô, „danse des ténèbres“ issue en particulier des apocalypses nucléaires. Fidèle à l'idée de métamorphose, le corps dansant est souvent maquillé de blanc, ce qui donne à ses interprètes l'air de gorgones plâtrées multipliant les postures foetales comme autant de retours aux origines.

Histoires de revenantes

Genoux ramenés vers le dedans, mains recroquevillées, regard égaré dans le bleu ou vers l'intérieur. *Tampopo* (pissenlit) est un opus où s'ébroue une fraîcheur ambiguë (style au pays de Candy ou d'Alice) à l'arrière goût de cendres. La sidérante Mathilde Lapostolle est un spectre adulte trop vite grandi dans un corps d'enfant manga. La délicate figurine retrouve aussi la veine des coléreuses manifestations du butô originel en devenant mort-vivante, bras mécaniquement projetés vers le vide. La danse demeure comme somnambule. Le corps se tord aux confins de la folie, s'ouvre jusqu'à la déchirure extatique, bras en croix, tête révoltée. Avant de se fondre dans une démarche martilale d'automate déglingué, possible écho satirique à un Empire autrefois militarisé à mort. Hypnotisée par un au-delà tout proche qu'elle ne parvient pas à palper, soufflant comme un démon marionnette sans fil, l'interprète se naufrage le visage dans son top couleur suaire, avant de s'étendre, douce et shakespearienne Ophélie, au creux de sa rivière fleurie.

Imaginé pour Christine Chu enserrée dans un halo de lumière mordorée, *Waves* décline une position corporelle tellurique avec un centre de gravité placé bas, l'évitement de certaines articulations, la raideur cadavérique de ses membres ou les prostrations. A partir d'une esthétique carbonisée jusqu'à l'os dans ses propres opus, celle d'une verticalité formée par la pluie de sable s'écoulant des cintres, du filet à la cascade, Ikéda parvient à décentrer l'effroi. Femme des sables, Chu s'enlise lentement dans le temps : un tragique qui n'exclut ni l'érotisme grotesque ni le burlesque beckettien d'une démarche à la bébé plantigrade.

Danse spectrale

Dans *Shiroi yûrei* (Fantôme blanc), un spectre évolue comme en transe. Vêtue d'une robe kimono en papier froissé, presque irréaliste, plus sorcière que femme, Anna Ventura retrouve la déraison du zombie où s'englouait la Lady Macbeth du *Le Château de l'araignée* réalisé par le cinéaste Kurosawa. Sidérante sinuosité des mains. Poignante fluidité des lignes corporelles. Effrayante ou effrayée, habitée de postures naïves, recueillies, de mouvements violents, compulsifs, Ventura laisse s'échapper une râle tendu en mice filet jeté vers l'abîme. Le visage se contorsionne, recadré par les mains et bientôt figé dans une balafre ou un trou obscur. Le butô entrelace ici les influences d'une pièce phare, *La Argentina* de Kazuo Ohno, cofondateur du butô, et son ravissement lunaire et illuminé à celles du ballet romantique européen : *La Somnambule* de Balanchine et son insalissable spectre féminin glissant furtivement à petits pas. Toute la manière transculturelle d'Ikéda d'explorer la relation entre corps, pesanteur, âme, nature, vie foetale, cosmos, mort et naissance est là.

Bertrand Tappolet